

Collection du « BIBLIOPHILE PARISIEN »

PETIT ESSAI
de
Biblio-
Thérapeutique

OU

*l'Art de soigner et restaurer les Livres
vieux ou malades*

PAR

R. YVE-PLESSIS

*Auteur de la Bibliographie Française,
de la Sorcellerie, etc.*



PARIS

H. DARAGON, LIBRAIRE
10, Rue Notre-Dame de Lorette, 10

—
1900

Il a été tiré
de cet ouvrage
DEUX CENT-CINQUANTE EXEMPLAIRES
numérotés

N^o 174

R. YP



Avertissement

DE même qu'il y a fagot et fagot, de même la famille des amateurs de livres comprend deux sous-genres bien distincts : les *Bibliomanes* et les *Bibliophiles*.

Le Bibliomane est celui pour qui quantité passe qualité. Pourvu qu'il aligne derrière les vitres de sa Bibliothèque, plus ou moins somptueuse, des ouvrages nombreux et très dorés, peu lui importe ce qu'il y a dedans. Il possède des livres par genre, parce que cela le pose dans

son entourage ; il estime que plus il en aura, plus il passera pour érudit et protecteur des lettres. C'est pour lui qu'ont été créés les Voltaire en quatre-vingts volumes, et les Jean-Jacques Rousseau-Touquet dont s'indignait à bon droit Jules Janin ; « ces misérables in-octavo, l'exécration du genre humain lettré, que cinquante imbéciles, cinquante ignorants, autant d'usuriers, plusieurs idiots, vingt repris de justice et de graves filles de joie, sans compter une douzaine de marquises de nouvelle édition, enferment avec soin dans une bibliothèque richement sculptée. » D'ailleurs, le Bibliomane ne lit jamais. Il entasse. Que si, parfois, on le rencontre dans une vente, disputant à prix d'or aux vrais amateurs navrés, quelque exemplaire rare en soi ou de provenance célèbre, c'est toujours le même mobile qui le pousse, c'est

pour pouvoir exhiber à ses amis et connaissances un livre cher dont s'enorgueillira sa vanité...

Le Bibliophile est plus discret, plus modeste, plus désintéressé dans son affection. Il aime les livres pour eux-mêmes. Ce sont les compagnons des longues soirées d'hiver, les consolateurs des journées grises. Il les traite en amis véritables. S'il les veut beaux et cossus, bien habillés de reliures simples et nobles, c'est qu'à son amitié se mêle une pointe de respect ; c'est qu'ils sont à ses yeux, sous une forme concrète, un peu de la pensée humaine en marche ; c'est que beaucoup d'entre eux sont ses aînés et que tous doivent lui survivre, destinés à charmer plus tard quelque Bibliophile comme lui. On a voulu voir je ne sais quel orgueil intempestif dans le testament d'Edmond de Goncourt, réclamant pour ses chers bouquins la dispersion aux enchères, plutôt

que le don à telle bibliothèque publique où le premier goujat venu aurait eu le droit de les feuilleter d'un doigt crasseux. Goncourt sentait bien que les enchères mettraient ses livres en meilleures mains et tous les Bibliophiles comprendront ce sentiment.

Mais il ne suffit pas d'avoir des amis, il faut savoir les conserver. Or, en dépit de l'adage inscrit par Pixérécourt sur son *ex-libris* : « Un livre est un ami qui ne change jamais », les livres sont des amis changeants, quoique fidèles. Ils sont entourés d'ennemis invisibles qui les guettent pour en faire leur proie, le temps aidant.

Les insectes, l'humidité, la poussière, sont les principaux ennemis des livres, sans parler des accidents, chutes, taches, déchirures.

Il faut donc que le Bibliophile soit un brin médecin, à sa manière; il faut qu'il sache soigner sa

bibliothèque pour la préserver du mal, pour réparer au besoin, autant que faire se peut, les ravages déclarés de ce mal.

D'où la division rationnelle de ce petit Essai en deux parties : 1° l'hygiène des livres en général ; 2° la thérapeutique des livres vieux ou malades.



Hygiène

L'HYGIÈNE d'une bibliothèque a, de tout temps, préoccupé les écrivains bibliophiles. Gabriel Naudé, Peignot, Charles Nodier, Tenant de Latour, Paul Lacroix et bien d'autres ont insisté sur la situation, l'exposition, l'aménagement à donner à une bibliothèque, soit qu'on rayonne les murs d'une chambre spécialement affectée à cet usage, soit qu'on emploie des meubles vitrés ou des armoires.

A vrai dire, la question de

l'exposition au soleil levant, à laquelle certains de ces amateurs attachaient tant d'importance, à cause de l'humidité, à cause des insectes, est devenue plutôt secondaire depuis l'invention des poêles mobiles et la découverte des antiseptiques.

Il suffit présentement qu'une pièce soit claire et vaste pour être apte à devenir une bibliothèque. Elle aura une cheminée.

LE LOCAL. — Les murs, dont on bouchera soigneusement les trous au mastic, seront peints à l'huile dans les nuances tendres, afin d'augmenter la clarté. On peut, si l'on veut, commencer ce badigeonnage par une couche préalable d'huile de lin bien chaude, sur le plâtre.

Le parquet, après avoir été lavé à la potasse, puis rincé avec une solution au 2/1000^e de sublimé,

sera recouvert d'un tapis cloué de linoléum, facile à tenir propre avec une éponge humide. A-t-on l'amour des tapis, on n'emploiera que des carpettes mobiles qu'on fera battre, dehors, au moins une fois par semaine. La moquette clouée est un nid à poussière. Ni grands rideaux, ni portières, pour le même motif.

Si l'on adopte le système des rayons, l'essence du bois importe peu. Toutefois le chêne aura la préférence. Mais le bois blanc, le vulgaire sapin, pourvu qu'il soit très sec et ne sue plus la résine, peut fort bien faire l'affaire.

Quand le menuisier dressera les rayons, on veillera à ce qu'un espace d'un centimètre environ soit ménagé entre le mur et les tablettes afin que l'air circule librement derrière les livres.

Ces tablettes ne seront pas trop longues: soixante-dix à quatre-vingts centimètres au plus, pour qu'elles

ne fléchissent pas sous le poids des volumes. Elles auront deux centimètres d'épaisseur et vingt-deux de largeur. Les montants seront de même force.

Si les casiers ainsi formés sont fixes, c'est-à-dire si les montants ne sont pas munis de tasseaux et de crémaillères, comme dans les meubles, on aura soin que les tablettes inférieures soient moins rapprochées que les autres. Il est d'usage, en effet, pour la bonne harmonie, de réserver les rayons du bas aux livres de grand format et de placer les in-8, les in-12 et les in-18 sur les rayons supérieurs.

Cependant si l'on ne possédait qu'un nombre restreint de grands volumes, on pourrait ne donner aux casiers inférieurs que la hauteur de l'in-8, et poser les in-folio et les in-4 à plat, à l'allemande.

Pour qu'on ne risque point de donner du pied contre les volumes, une

plinthe de quinze centimètres de hauteur courra à terre tout le long des casiers, surélevant d'autant la première tablette.

Cet agencement est peu coûteux. Il ne dispense pas, naturellement, de posséder quelques bibliothèques fermées pour les livres précieux et rares, pour les reliures de maroquin ou d'étoffe qui craignent le plus la poussière.

Voilà donc nos murs, nos casiers, notre parquet préparés. Il s'agit, avant d'introduire nos livres dans le sanctuaire, de mettre celui-ci, pour longtemps, à l'abri de la vermine.

DÉSINFECTION. — M. Edouard Rouveyre, dans son excellent traité: *Connaissances nécessaires à un Bibliophile*, a trop longuement décrit les moyens de préserver les livres contre les mites, les larves et les insectes venus du dehors, pour qu'il soit utile de rééditer les recettes variées

qu'il examine. Toutes ont du bon et la meilleure est le conseil donné aux relieurs de mélanger à leur colle quelques gouttes de sublimé (bichlorure de mercure). Mais il y a mieux encore : la désinfection radicale.

C'est à M. P. Miquel et à ses recherches de laboratoire (1895) qu'on doit l'idée de la désinfection des bibliothèques par l'aldéhyde formique (formol, formaline, formaldéhyde), corps dont le pouvoir antiseptique avait été reconnu en 1888 par M. Loew, et dont la fabrication commerciale en solutions concentrées fut enseignée à l'industrie par les travaux de M. Trillat.

Voici comment, d'après M. Miquel, il convient de procéder :

Dans une dissolution commerciale concentrée d'aldéhyde formique, marquant 1,07 à 1,08 au densimètre, on dissout du chlorure de calcium cristallisé de façon à amener la liqueur à posséder une densité voisine à 1,20 ; soit environ une partie de chlorure de calcium dans deux parties de

solution commerciale d'aldéhyde formique. Cette solution sert à humecter des linges qu'on étend dans les locaux à désinfecter. On prendra, de préférence, des rouleaux de toile d'une dimension appropriée à la capacité des pièces à purger de microbes ; on les déroulera et on les laissera exposés pendant vingt-quatre heures au moins ; l'air se charge très rapidement de vapeurs formaldéhydiques, la substance active microbicide quitte rapidement la toile qui ne cesse pas de rester humide. On ignore encore quel rôle joue le chlorure de calcium : s'il entretient simplement un degré d'humidité favorable à la volatilisation de l'aldéhyde formique condensée ou s'il favorise une sorte de dépolymérisation ; toujours est-il que le substratum perd rapidement son principe actif, tandis que, sur la toile sèche, la volatilisation de ce principe est infiniment plus lente.

La bande de toile sera clouée sur deux mandrins, munis à chaque bout d'un piton pour l'accrochage. La bande étant enroulée sur un seul mandrin, et immergée dans un bac plat contenant la solution, on l'enroule lentement sur le second man-

drin libre, de façon à l'humecter dans toutes ses parties ; puis on la laisse un instant s'égoutter, on la déroule rapidement et on l'accroche, déployée et horizontale, par les pitons des mandrins, à des clous disposés à cet effet.

Les fenêtres et la porte de la pièce ayant été fermées, celle-ci s'emplit de vapeurs microbicides à odeur très vive. Au bout de vingt-quatre heures environ, tous les germes, pathogènes ou vulgaires, sont anéantis. On ouvre la pièce, qu'on aère fortement pour chasser les relents pénétrants du formol.

La même technique de désinfection peut être employée en petit, s'il s'agit de stériliser de vieux livres, récemment acquis, de provenance suspecte ou seulement douteuse, ayant pu appartenir à des malades, à des convalescents, et susceptibles par conséquent de servir de véhicules à des germes contagieux, sans

parler des larves d'insectes qu'ils peuvent contenir.

Il suffit de disposer dans une armoire ou une caisse fermée, dépourvue d'étagères, un cadre en fer ou en bois grillagé.

Sur ce cadre, placé horizontalement au milieu de l'armoire, on pose les livres de champ, les bords libres des feuillets tournés en bas, et, au-dessous du cadre, on accroche une bande de toile de quinze à vingt centimètres de large sur une longueur à peu près égale à celle de l'armoire, bande que l'on a préalablement immergée dans une solution d'aldéhyde formique, ainsi qu'il est dit ci-dessus. On ferme les portes de l'armoire et on laisse les vapeurs se dégager. Les livres ne sont nullement endommagés.

Le procédé est infaillible. Cependant je ne dois point céler que la mise en place des toiles, dans la désinfection en grand, est une opéra-

tion assez pénible, à cause de l'odeur âcre, qui prend à la gorge. Les personnes qui redouteraient cet inconvénient, auront la ressource de s'adresser à la Société française de Désinfection, dont le siège est rue des Pyramides, 14, à Paris, et qui se charge de tout.

Quant à la désinfection partielle, celle des vieux livres, comme on la pratique dans une caisse ou dans une armoire facile à déplacer, rien ne s'oppose à ce que cette opération s'effectue en plein air.

L'HUMIDITÉ ET LA POUSSIÈRE. — Notre bibliothèque est désinfectée. Les livres sont disposés sur les rayons, à la convenance personnelle du propriétaire. Il faut songer à les garer de l'humidité de l'air qui pénètre toujours peu ou prou dans un appartement.

J'ai dit que la pièce devait avoir une cheminée. Mais je n'ai pas donné

le conseil d'y faire du feu. D'abord parceque tout foyer ouvert constitue un risque d'incendie permanent; ensuite, et surtout, parceque le nettoyage quotidien de la cheminée, malgré les précautions les plus minutieuses imposées aux domestiques, soulève de véritables nuages de poussière qui se dépose sur la tranche supérieure des livres.

Le mieux est donc de faire usage d'un poêle mobile, ou de toute autre cheminée roulante, dont la chaleur douce suffit à chasser l'humidité et quel'on peut garnir et dégarnir hors de la bibliothèque. J'ai personnellement remarqué qu'en évitant de faire du feu dans ma bibliothèque, j'économisais un nettoyage sur deux; c'est-à-dire qu'autrefois je devais épousseter et battre mes livres en rayons tous les trois mois au moins, tandis que, présentement, un nettoyage semestriel de mes casiers est amplement suffisant.

Or, c'est un gros travail que de trimballer, du premier au dernier, tous les volumes d'une collection nombreuse.

Il ne saurait être question en effet d'un époussetage sommaire, au plumeau, qui déplace simplement la poussière et découvre Pierre pour couvrir Paul.

Il faut d'abord vider les casiers en commençant par ceux du haut ; en essuyer les tablettes avec un chiffon ; puis prendre les volumes deux par deux et les battre à la fenêtre (sinon hors de la pièce), en les frappant plat contre plat ; essuyer la tranche supérieure avec un vieux linge ; brosser cette tranche avec une brosse douce — une vieille brosse à chapeau, par exemple — pour chasser toute la poussière qui s'accumule entre la *tranche* et la *coiffe* ; enfin donner le dernier « coup de fion » avec une peau de daim *ad hoc* et remplacer les volumes sur les rayons.

Toutes ces manipulations, qu'un bibliophile digne de ce nom ne confiera jamais à des mains mercenaires, sont à la longue quelque peu fastidieuses et ne doivent pas revenir à échéances trop rapprochées.

On profitera également de cette revision semestrielle pour ouvrir quelques volumes par-ci, par-là, et vérifier leur état intérieur. Les papiers d'impression modernes sont le plus souvent si mauvais, se piquent et se gâtent si facilement, qu'une telle vérification n'est jamais superflue.

COMMENT ON DOIT LIRE. — Il me reste à dire un mot de la manière de lire. Bien que les prescriptions qui suivent puissent paraître puériles à quelques-uns, je n'hésite pas à les reproduire ici et je les copie sur une tutélaire pancarte affichée, bien en évidence, dans certaine bibliothèque militaire de Rennes.

On lit toujours avec peu de plaisir un volume sali, décousu, à feuillets froissés ou déchirés. Mais, comme les livres dont on a soin demeurent, après de très nombreuses lectures, entiers, nets et comme neufs, il dépend des lecteurs de les maintenir en ce bon état de conservation. Les précautions suivantes sont à cet effet recommandées :

Tenir les livres, lorsqu'on les lira, revêtus d'une couverture en papier, par exemple d'un morceau de journal.

Lire en ayant, autant que possible, le livre placé devant soi, sur une table débarrassée de tout ce qui pourrait le salir.

Ne pas appuyer le bras sur le livre ouvert, comme le font souvent les enfants. A défaut de table, tenir le livre ouvert dans la main, en évitant de laisser traîner sur les pages un doigt qui ne manquerait pas d'y laisser sa trace, en évitant aussi de le replier sur lui-même, les plats renversés l'un sur l'autre, ce qui le briserait ou ferait sortir les feuillets.

Ne point marquer d'un pli ou d'une corne la page où l'on s'arrête ; une marque est inutile au lecteur attentif. Celui qui croira devoir en faire usage placera dans le volume une petite bande de carton ou de papier.

Ne pas tourner les feuillets en les froissant avec un doigt mouillé.

Prendre garde qu'il ne soit fait ni écritures, ni taches, soit sur la couverture, soit à l'intérieur du livre.

Puissent les amateurs de livres avoir toujours présent à l'esprit ce petit code et ne jamais négliger de s'y conformer.

DU PRÊT. — Un dernier conseil. De tous les soins hygiéniques à prodiguer aux livres, le plus urgent peut-être est de les garer des emprunteurs malévoles. Notez et méditez ces petits vers de Condorcet, parlant à ses bouquins :

Chères délices de mon âme,
Gardez-vous bien de me quitter
Quoiqu'on vienne vous emprunter.
Chacun de vous m'est une femme
Qui peut se laisser voir sans blâme
Et ne se doit jamais prêter.



Thérapeutique

Nous voici parvenus à la partie importante de ce petit traité : la thérapeutique des livres malades ou blessés.

Ces deux mots sembleraient nous devoir fournir la subdivision toute tracée de cette seconde partie. Et, pour soutenir la comparaison, nous pourrions montrer qu'il en est de la médecine des livres comme de l'autre, qui comprend la médecine proprement dite et la chirurgie. *Médecine*, lorsqu'au moyen de certains

remèdes appropriés : pommades, vernis, emplâtres, lavages et frictions, on peut rendre à un vieux bouquin, sinon la splendeur de sa jeunesse, tout au moins un aspect décent. *Chirurgie*, lorsqu'il faut tailler, rogner, recoller des déchirures ou boucher des plaies, soit à l'extérieur, soit à l'intérieur du volume.

Mais, en matière de bibliothérapie, la médecine et la chirurgie chevauchent trop souvent et empiètent l'une sur l'autre ; une telle subdivision n'aurait rien d'absolu. Nous verrons qu'on est parfois obligé, pour un lavage, par exemple, de sacrifier la reliure pour sauver le texte ; d'autres fois la reliure peut être rafraîchie aisément, mais il faut raccommoder des déchirures intérieures, combler des trous de ver.

Je renoncerais donc à un excès de méthode qui ne ferait qu'embrouil-

ler la question et prendrai les choses plus simplement.

Voici un vieux livre que nous venons d'acquérir à l'étalage d'un bouquiniste, sa reliure, bien qu'un peu meurtrie, pourrait se rafistoler sans trop de mal ; mais l'extérieur ne doit pas nous arrêter. Si le livre est de quelque prix ou si nous y attachons quelque valeur particulière, c'est l'intérieur qu'il faut examiner tout d'abord, afin de savoir si celui-ci peut demeurer tel quel ou bien doit être restauré.

COLLATIONNEMENT.—Avant tout, par conséquent, le volume doit-être collationné, c'est-à-dire vérifié quant au nombre des pages, des feuillets liminaires, des gravures s'il y en a. La première condition d'un livre est en effet d'être complet. Au cas contraire, il n'y aurait qu'à le reléguer dans un coin, en attendant que la chance fasse tom-

ber en nos mains un autre exemplaire d'occasion permettant de compléter celui-ci.

Cette vérification est utile à plus d'un titre. Elle permet de se rendre compte, page à page, de l'état sanitaire du bouquin. On en profitera pour redresser avec l'ongle les coins cornés ou froissés ; on notera, en prenant leur numéro, les pages salies par la poussière ou par quelque tache plus importante, etc.

C'est alors qu'on décidera si le volume vaut ou non la peine qu'on procède à une restauration en règle.

LES TACHES. — Le nettoyage intérieur des volumes salis se fait soit partiellement et le plus souvent à sec, soit en bloc par la méthode des lavages. Cela dépend de la nature des taches et de leur gravité.

Commençons par les nettoyages partiels.

Un coup de gomme à effacer .

vient aisément à bout des marques et inscriptions au crayon faites dans les marges.

Pour les taches produites par la poussière, par la suie ou par l'attouchement de doigts malpropres, on emploiera de préférence des boulettes de mie de pain frais, pétrie ; on renouvellera la boulette sitôt qu'elle sera sale ou seulement douteuse.

Les taches de boue doivent être écroûtées délicatement avec un grattoir, pour enlever la terre, puis frottées à la gomme d'abord, ensuite à la mie de pain. Si ces moyens ne réussissent pas, on recourra au lavage partiel de la page tachée. Voici la recette que donne M. Rouveyre, d'après Achard : on enduit les endroits crasseux d'une couche de savon blanc en gelée et on laisse en l'état pendant quelques heures ; ensuite, avec une petite éponge très douce, humectée d'eau chaude, on

enlève à la fois le savon et la crasse qui fait corps avec lui. Cette recette est excellente pour les vieux papiers de chiffon ; je ne l'ai jamais expérimentée sur des papiers modernes. La gelée de savon se prépare en faisant bouillir quelques morceaux de savon dans une petite quantité d'eau.

Les taches de graisse, de bougie ou de suif se traitent de la manière suivante : on commence par enlever le plus gros en plaçant sous la page à détacher deux ou trois feuilles de papier buvard blanc, une feuille par dessus, et en repassant avec un fer de blanchisseuse bien chaud ; les feuilles de buvard sous-jacentes pour empêcher la page suivante d'être tachée à son tour. On repasse en renouvelant le buvard tant que celui-ci présente des traces de graisse. Après le recto de la page on réitère pour le verso. La page

étant encore chaude, on passe sur la tache, recto-verso, avec un blaireau, une couche d'essence de térébenthine chauffée au bain-marie. Enfin, pour rendre sa blancheur au papier, on étend, avec un autre pinceau, de l'alcool, également chauffé au bain-marie, sur toute la région tachée, principalement vers les bords qui sont le plus tenaces.

Parenthèse. Toutes ces opérations, quoique fort simples, exigent un certain tour de main. On ne se hasarderait jamais à les pratiquer tout de go, sur l'exemplaire même. Mais on s'exercera au préalable, *in animâ vili*, sur de vieux bouquins sans valeur auxquels on fera facticement la tache requise. Cette observation essentielle s'applique à tous les procédés que je décrirai par la suite.

Il existe encore contre les taches de graisse « un moyen trop négligé à présent », dit Musseau, lequel consiste à faire brûler des os de

mouton et à les réduire en poudre très fine. On frotte doucement de cette poudre chaque côté de la tache, on place entre deux feuilles de papier et on serre sous presse pendant quelques heures.

On ne connaissait jadis pour enlever les taches d'encre que l'oxalate de potasse en poudre mélangé avec l'alun. On mouillait la tache, on répandait dessus une pincée de la poudre composée susdite, et, quelques minutes après, on lavait avec une éponge, à l'eau pure. La recette n'est pas négligeable ; mais j'ai mieux réussi avec un produit imaginé par M. Gouthard qui indique les deux solutions suivantes :

- A. Hypochlorite de potasse.
Chlorure de potassium.
Essence de menthe.
- B. Acide chlorhydrique.
Sel marin.
Eau pure de citron.

On enduit la tache avec A, on

fait sécher à une douce chaleur, puis on passe à l'aide du pinceau une petite quantité de B sur la tache qui ne tarde pas à disparaître.

Si l'on trouvait trop compliquée la formule de M. Gouthard, on pourrait : laver la tache avec du lait frais jusqu'à ce que celui-ci ne se colore plus, passer sur la tache un mélange d'acide oxalique et de chlorure d'étain ; quand toute trace d'encre a disparu, rincer à l'eau froide avec une éponge et sécher aussitôt en plaçant une feuille de buvard sur la page et un fer chaud par dessus.

Il est bien entendu que ces détachages partiels ne seront mis en œuvre que si l'on n'a pas l'intention de laver complètement le volume.

Les taches d'huile ont fait de tout temps le désespoir des bibliophiles et je confesse que, pour ma

part, je n'ai jamais réussi à vaincre complètement ce genre de macules. Les différentes recettes que j'ai essayées sur des taches factices me donnaient d'appréciables résultats. Mais lorsque je les appliquais pour tout de bon, l'événement trompait le plus souvent mon attente. Cela provient certainement de ce que les taches anciennes sont entrées plus profondément dans le corps du papier et en ont modifié à la longue la composition. Je ne donne donc que sous réserve les formules ci-dessous.

D'abord, comme pour la graisse, enlever le plus gros avec un fer chaud et un papier buvard. Puis étendre sur la tache une pommade composée de :

Savon blanc	125 grammes.
Argile fine en poudre	75 —
Chaux vive	15 —
Eau, quantité suffisante pour amalgamer le tout en une bouillie plutôt épaisse.	

On laisse une demi-heure environ sur la tache, puis on lave avec une éponge imbibée d'eau bouillante et on fait sécher. Notons, une fois pour toutes, que, lorsqu'on fait sécher une page de livre adhérente au volume, ce séchage doit être rapide et fait entre deux feuilles de buvard, au fer chaud. On met ensuite le volume en presse. Faute de cette précaution, la page friserait et gondolerait.

On peut encore attaquer les taches d'huile avec une solution faible de potasse caustique qui les saponifie. Laver à l'éponge avec de l'eau chaude légèrement acidulée pour neutraliser l'effet ultérieur de la potasse.

Il convient de ne pas dissimuler que la plupart des recettes sus-énumérées ne sont que des palliatifs, bons quand on tient essentiellement à conserver au livre sa reliure

d'origine. Tout cela ne vaut pas un nettoyage complet, j'entends un lavage. Il est rare, d'ailleurs, qu'un volume taché ou crasseux n'offre pas en même temps des mouillures, des piqûres ou quelque autre tare corollaire. Autant donc procéder énergiquement.

DÉRELIURE. — On ne doit jamais tenter de laver un livre sans le dérelier ou débrocher entièrement.

Quelquefois, pourtant, une seule page ou deux sont défectueuses, et, bien qu'elles réclament un lavage on hésite à dérelier le volume qui les contient. On peut, en ce cas, sortir les pages intéressées en les coupant, à l'extrême bord de la marge du fond, avec un fil mouillé. On prend un fil blanc, long d'environ quatre fois la hauteur du volume, et mouillé sur toute sa longueur ; on l'introduit, bien ten-

du, à l'endroit voulu, aussi profondément qu'on peut, le livre ouvert étant posé à plat sur une table. On promène le fil par un mouvement de va et vient et on ferme le livre, laissant l'humidité agir, quelques minutes durant. La page s'enlèvera toute seule en tirant légèrement. Quand celle-ci a été lavée et nettoyée, on la fixe de nouveau à sa place par un très mince filet de colle d'amidon.

Lorsqu'on débrosche un livre moderne, comme la mode exige qu'on conserve intacts sa couverture et le dos de celle-ci, afin de les faire relier plus tard avec l'ouvrage, on doit décoller préalablement ce vêtement provisoire. On découpe une bande de papier buvard blanc, de la hauteur et de l'épaisseur du volume, on la mouille largement et on l'applique sur le dos où elle adhérera naturellement si on l'humecte de temps en temps pour

qu'elle ne sèche pas. Au bout d'une heure environ, en tirant avec précaution, couverture et dos se détacheront presque d'eux-mêmes.

Pour dérelier un livre, plusieurs auteurs conseillent d'arracher le cuir du dos, de couper les cartons, d'inciser les nervures si le volume est cousu sur nerfs, de trancher enfin les ficelles de chaque cahier. Après quoi, le dos ayant été mouillé pour dissoudre l'excédent de colle qu'un grattage n'aurait pas suffisamment enlevée, les cahiers doivent se séparer sans peine.

Les mécomptes que j'ai éprouvés en me conformant à cette méthode m'ont engagé à en chercher une autre, et je la donne parce que je la crois meilleure. Avant de rien couper ni trancher, je casse le volume au commencement de chaque cahier (aisément reconnaissable à la lettre ou au chiffre de la signature), en l'ouvrant brusque-

ment et exagérément. Cette cassure doit être opérée en tenant à pleines mains les deux parties du livre, cartons compris; c'est même la résistance offerte par les cartons de la reliure, faisant levier sur les *mors*, qui facilite ce travail. Alors seulement j'arrache le cuir du dos et je coupe intérieurement les ficelles, les nervures et les tranche-files en glissant entre chaque cahier un canif bien affilé. Cette section terminée, le premier et le dernier cahier adhèrent respectivement aux cartons des deux plats. Il faut en trancher les ficelles avec soin et les séparer très prudemment en coupant au coupe-papier, ou mieux avec un couteau de table, la ou les feuilles de garde en même temps que le cahier. Il ne reste plus qu'à nettoyer le milieu des cahiers qu'on débarrasse de leurs ficelles intérieures; les débris des nerfs tombent seuls quand les ficelles sont enle-

vées. L'avantage de ce procédé, outre qu'il est plus expéditif que l'autre, est qu'il évite d'avoir à mouiller le dos pour séparer les cahiers; ce mouillage occasionnait presque toujours des déchirures et c'est pourquoi j'y ai renoncé.

LAVAGE. — Les anciens relieurs préconisaient, pour le lavage des livres, une lessive faite de cendres de bois de chêne. Pourquoi de chêne plutôt que de peuplier ou de tremble? C'était sans doute leur secret. Mais, sans parler de la complication de la méthode, je doute qu'elle ait jamais donné de miraculeux résultats. La chimie nous est heureusement venue en aide, depuis lors, et nous a enseigné des moyens moins primitifs.

Il est plusieurs sortes de lavages, selon la nature des salissures à faire disparaître. Ces macules peuvent se diviser en : 1^o *mouillures* simples,

formant sur le papier des plaques jaunâtres, à bords dentelés plus foncés, ce qu'on nomme vulgairement des « cartes de géographie » ; 2° mouillures et *piqûres*, ces dernières présentant de petites taches rousses, produites par l'humidité ; 3° taches causées par la *rouille* ou par la chlorophylle des *plantes* que certains biblioclastes ont la manie de mettre à sécher entre les feuillets des livres ; 4° larges taches *d'encre*, intéressant plusieurs feuillets et sollicitant une médication vigoureuse.

Quel que soit le genre des taches qu'il s'agit d'enlever, le mode d'opérer est à peu près identique. La composition du bain de lavage seule diffère.

Tout d'abord on se procurera une cuvette photographique rectangulaire (dont les dimensions varient selon le format des feuillets à laver)

et munie à l'un de ses angles inférieurs d'un goulot se fermant à l'aide d'un bouchon. Cette cuve sera de gutta-percha ou de porcelaine ; pas de métal. On fera couper ensuite, par un vitrier, un certain nombre de morceaux de glace sans tain assez épaisse, dont l'un, destiné à servir de double-fond à la cuvette, aura les mêmes dimensions à peu près que l'intérieur de celle-ci. Les autres glaces, appelées à couvrir les feuillets mis dans le bain, seront de tailles variées et appareillées à la dimension des feuillets.

On place la grande glace au fond de la cuve et, dessus, bien à plat, les feuillets à laver, symétriquement superposés. Lorsque la hauteur voulue est atteinte, sans dépasser la limite où les feuillets cesseraient d'être baignés par le liquide, on les couvre d'un morceau de glace afin qu'ils ne bougent plus. Cette glace ne sera pas trop lourde ; elle est là

pour maintenir, non pour presser. On verse alors le bain dans la cuve, doucement, et de manière que rien ne se dérange.

Après que les feuillets ont trempé le temps nécessaire (j'indique plus loin ce temps avec les formules de chaque bain), on vide la cuve en débouchant le goulot inférieur et, pour faire écouler tout le liquide dont les feuillets sont imprégnés, on place un poids de vingt kilos sur la glace supérieure.

Quand le pressage a produit son effet et qu'il reste le moins possible du bain, on ôte le poids et on rince les feuillets en plaçant la cuve sous un robinet d'eau courante. Lorsqu'on juge le rinçage suffisant, on remet le poids sur la glace et on presse à nouveau. Les feuillets s'étant bien dégorgés, on ôte la glace supérieure et on les sépare par petits paquets, très précautionneusement, en glissant, sous chaque pa-

quet, pour le soulever, la lame d'un coupe-papier d'ivoire. C'est le moment délicat de l'opération; le moindre faux mouvement déchirerait ce papier encore imbibé d'eau; aussi doit-on pratiquer la séparation du côté des marges de fond, pour être sûr de soulever à la fois les deux pages composant chaque feuillet. On les met alors à sécher ainsi qu'il sera exposé tout-à-l'heure.

Venons aux formules des bains :

Les mouillures ordinaires disparaissent le plus souvent dans un bain d'eau bouillante pure; lorsqu'elles résistent, on additionne le bain d'un vingtième de son volume d'acide chlorhydrique du commerce. Laisser tremper environ une demi-heure. Rincer à l'eau froide.

Les mouillures compliquées de piqures ne cèdent guère que devant le bain chloruré, froid, composé d'une partie d'eau de Javel et de

deux parties d'eau. Il faut passer dans un linge l'eau de Javel avant de s'en servir, pour éviter qu'il y flotte des grumeaux de chlorure de potasse non dissous. Le même bain fera disparaître les taches de rouille et celles de chlorophylle. Même durée de trempage que dans le cas précédent. Rinçage à l'eau froide. Encore doit-on être averti que certaines piqûres demeurent rebelles à tout lavage.

Pour les grandes taches d'encre, il faut employer une solution concentrée d'oxalate de potasse (sel d'oseille). On laisse dans le bain jusqu'à ce que les taches aient pris une teinte brune. Puis on vide la cuve et on remplace ce bain par un autre d'acide chlorhydrique étendu de cinq fois son volume d'eau. Cette seconde immersion doit être brève, quelques minutes seulement. Rinçage à l'eau froide.

L'ACTION DU CHLORE. — Il est en outre une précaution essentielle à prendre chaque fois que l'on use de bains chlorurés.

Dans une conférence faite en octobre 1897, devant l'Association des Libraires de Londres, M. Mac-Alister insistait sur la mauvaise qualité du papier d'impression moderne. Le conférencier affirmait que, d'ici à quelques lustres, la plupart des livres contemporains auront cessé d'exister, leur papier se transformant peu à peu en poussière.

La critique est malheureusement juste. Le vice général des papiers modernes gît dans l'incomplète élimination du chlore employé pour le blanchiment de la pâte. Tant que persistent des traces de chlore dans le papier, ce produit continue à exercer une action lente mais sûre, une action oxydante et finalement destructive.

Cette digression fera comprendre

la nécessité d'une élimination parfaite du chlore lorsqu'on aura lavé des estampes ou des feuillets de livres avec des composés chlorurés. L'élimination par de simples rinçages à l'eau pure est à peu près impossible. Ces composés contractent avec les fibres une adhérence singulière : de sorte qu'il faudrait multiplier les rinçages tellement que le papier, désorganisé, finirait par ne plus former au fond de la cuvette qu'une bouillie véritable qui noierait les caractères ou la gravure. On dit d'un livre ainsi surlavé que l'impression a « coulé » et le terme est exact.

Mais si l'on opère les rinçages avec une dissolution concentrée d'hyposulfite de soude, ce réactif élimine aisément des fibres du papier tout l'excès de chlore qu'elles contiennent et, par suite, le papier est garanti, désormais, contre toute altération.

Voici donc comment on procédera : 1° lavage à l'eau chlorurée ainsi qu'il est dit plus haut ; 2° rinçage à l'eau courante pour emporter la plus grosse part du chlore ; 3° second lavage à l'hypo-sulfite de soude (bain à saturation) ; 4° second et dernier rinçage à l'eau courante pour éliminer l'hypo-sulfite qui, à la longue, pourrait faire jaunir le papier, surtout s'il s'agit d'un de ces papiers « azurés » de la fin du dix-huitième siècle.

La dernière opération est le séchage des feuillets lavés. Le séchage le plus rapide est celui que l'on hâte en plaçant les feuillets lavés et égouttés, chacun entre deux feuilles de papier buvard blanc. On empile toutes ces feuilles entre deux cartons et on met sous presse pour empêcher les feuillets lavés de se racornir en séchant. Lorsqu'ils sont presque secs et peuvent être maniés

sans danger de déchirure, on les expose à l'air libre, chaque double page à cheval sur une ficelle tendue. La ficelle sera une ligne de crin, préférable au chanvre qui pourrait tacher le papier.

RÉENCOLLAGE. — Un papier qui vient de subir toutes ces manipulations a perdu son encollage ; il est mou, il boit et se déchirerait assez facilement. On lui rendra sa force en le réencollant. Mais cette opération ne doit être entreprise que lorsque les feuillets lavés sont bien secs.

Le réencollage se fait à froid ou à chaud. Pour les petits travaux on se contente souvent de l'encollage à froid, à la gélatine. On fait fondre 10 grammes de gélatine dans un demi-litre d'eau bouillante. On laisse refroidir ; et cette encolle, conservée dans un flacon, peut servir presque indéfiniment.

L'encollage à froid s'exécute en

passant une couche de l'encolle sur le papier, soit avec une éponge fine, soit avec une de ces brosses plates dites « queue de morue ».

Une autre formule d'encolle à froid est ainsi décrite par M. Rouveyre. On jette 40 grammes de gomme laque en poudre dans un litre d'eau bouillante. Dès que le mélange gonfle, on remue avec une spatule en bois et on ajoute 10 grammes de borate de soude. Une fois refroidie et passée au tamis, cette encolle se conserve mieux encore que la première. Si le mélange paraissait trop épais, on ajouterait peu à peu de l'eau chaude en remuant constamment.

J'ai lu naguère dans les *Neueste Erfindungen*, une recette assez originale pour l'encollage et même l'imperméabilisation du papier. Elle est fondée sur la propriété que possède la gélatine de devenir insoluble au contact de l'aldéhyde for-

mique, tout en conservant sa transparence. On prépare au bain-marie une dissolution de 10 grammes de gélatine dans un litre d'eau additionnée de 10 grammes de glycérine. On prend ensuite 30 centimètres cubes de formol du commerce qu'on étend avec de l'eau distillée de manière à former un demi-litre de liquide. On trempe le papier successivement dans l'une et l'autre solution, et on laisse sécher. La gélatine est transformée et devient insoluble, même à la vapeur d'eau. Le côté faible de ce procédé est qu'il doit rendre le papier cassant. Il est vrai que le journal allemand ne le donne pas comme une recette de réencollage des livres.

Pour l'encollage à chaud on fait bouillir au bain-marie :

Eau distillée	1 litre.
Colle de poisson	8 grammes.
Alun cristallisé	6 —
Savon blanc	1 —

Même, de l'avis de Bonnardot, le savon blanc n'est pas indispensable.

On peut encore prendre :

Eau bouillante	600	grammes.
Arrow-root	10	—
Alun cristallisé	5	—

On verse l'encolle dans une cuvette photographique munie d'un double-fond en glace. On y superpose les feuillets, l'un après l'autre, mais en nombre restreint : jamais plus de vingt-cinq ou trente. Quand ils ont baigné quelques minutes dans l'encolle, on retire du bain la glace et ce qu'elle supporte ; on presse sous une autre glace qu'on charge d'un poids lourd et, sitôt que les feuillets se sont dégorgés, on les étend sur des ficelles. On recommence ce traitement pour un autre paquet de vingt-cinq, et ainsi de suite.

Quand tous les feuillets sont secs, on les met sous presse pendant quarante-huit heures pour abattre les faux plis.

RESTAURATION INTÉRIEURE. —

L'art des restaurations intérieures est certainement celui où devrait exceller tout amateur. Aucune connaissance technique n'est ici obligatoire. Il ne faut que du temps, du soin, du goût. Ce n'est pas le goût qui manque aux spécialistes parisiens, restaurateurs professionnels ; mais, leur temps valant de l'argent, ils n'apportent pas toujours à ce travail minutieux, faute de pouvoir le faire payer assez cher, autant de soin que la matière en comporte. C'est sans doute pour cela que les femmes y sont généralement réputées plus habiles que les hommes ; leur temps a une moindre valeur marchande.

Quiconque entreprendra des restaurations se munira à l'avance d'un stock de papiers anciens et modernes de toute nature. Il collectionnera les feuilles de garde des vieux bouquins, les pages blanches, voire

les couvertures de brochures, de catalogues et de volumes sacrifiés. C'est dans ce fonds qu'il puisera les matériaux de ses raccommodages.

Il se procurera en outre du papier serpent et du papier Joseph de différentes nuances, depuis le blanc éclatant jusqu'au blanc bulle.

DÉCHIRURES. — Le raccommodage sur lequel il convient de s'exercer d'abord est la déchirure dans la marge, n'attaquant pas le texte. Une déchirure laisse toujours subsister des bavures. Avec un blaireau très fin, on humectera de colle — colle d'amidon, ni trop claire, ni trop épaisse — les deux lèvres de la plaie, sur une largeur de quelques millimètres et seulement sur chacun des côtés où ces lèvres sont destinées à se rejoindre. A la rigueur ce trait de colle suffirait. Mais le volume doit être mis sous presse et la colle pourrait cracher et cracherait

même sûrement. On couvrira donc la déchirure de part et d'autre d'un fragment de papier pelure — papier serpent si le volume est de papier moderne, papier Joseph si le volume est ancien. On ferme le volume et on met sous presse. Quand la colle est sèche, on arrache doucement les parties non collées de papier serpent ou Joseph, puis, avec un morceau de papier de verre très fin (numéro zéro) on polit et on égalise. Pendant ce polissage, on glissera sous la page intéressée une plaque dure, zinc ou glace photographique.

La déchirure s'étend-elle jusque dans le texte, la difficulté s'accroît de la nécessité de respecter les lignes imprimées qui se trouvent sur le trajet de la plaie. Il est impossible parfois d'y parvenir, surtout si le livre est imprimé en petits caractères; quoi qu'on tente et si peu que l'on fasse mordre l'un sur l'autre les bords à rapprocher, le texte se

trouve mangé par le collage. Il est assez rare pourtant que la déchirure se présente tout à fait longitudinale et suivant une ligne d'impression; plus souvent elle court en biais, coupant plusieurs lignes, il est vrai, mais seulement un mot dans chacune de ces lignes: le raccommodage peut en ce cas se tenter avec chances de succès. On réduit au strict minimum la largeur du trait de colle et, quant aux lettres atteintes, on les répare; soit à la plume avec de l'encre de Chine, soit mieux encore avec des caractères d'imprimerie, de même sorte, de même corps et de même œil, qu'on applique un à un, encrés d'encre grasse, comme on ferait d'un cachet, sur chacune des lettres à restaurer. Ces caractères, on les trouvera chez n'importe quel imprimeur puisque les lettres modernes, sont, à peu de choses près, les mêmes que les anciennes, sauf les *s* qu'on ob-

tiendra en cassant la barre des *f*.

S'il s'agissait d'un livre de réelle valeur et que la déchirure fût irréparable, on pourrait remplacer la page en la faisant photographier et cliché, recto-verso, et en imprimant ces clichés sur papier identique à l'original. Mais c'est là une réparation assez coûteuse et même certains bibliophiles préféreront la page déchirée à ce qu'ils considéreraient comme un « truquage » déloyal.

Examinons maintenant le cas où un morceau déchiré manque : un coin de page à remplacer, par exemple. Ayant fait choix d'un morceau de papier aussi semblable que possible à celui du volume, même teinte, mêmes vergeures si le papier est vergé, on appliquera la déchirure sur le papier choisi et, au moyen d'une plume neuve, assez dure, trempée dans de l'eau, on suivra toutes les sinuosités du con-

tour déchiré en appuyant un peu. Ce trait d'humidité permettra de séparer du papier une pièce épousant exactement la forme de la déchirure et possédant des bavures qu'on ne donnerait pas le découpage aux ciseaux. On éliminera par surcroît, avec du papier de verre, les bords destinés de part et d'autre à se recouvrir mutuellement, pour que leur double épaisseur, après collage, ne soit guère plus forte que l'épaisseur normale. Il ne reste plus qu'à coller la pièce ainsi qu'il est dit plus haut et à ébarber avec des ciseaux ce qui dépasse du côté des marges en se réglant sur ces marges elles-mêmes.

TROUS DE VER. — Les trous de ver se bouchent soit en collant au verso des rondelles de papier aussi menues que le veut la lacune, soit en comblant celle-ci avec de la pâte de papier qu'on fabrique pour la

circonstance. On râpe avec une lime à bois les marges d'un bouquin sacrifié qu'on tient fortement pressé sur le bord d'une table. On recueille cette limaille qu'on fait cuire avec un peu d'eau jusqu'à consistance de bouillie claire, dans laquelle on jette, pendant la coction, un petit morceau de colle de poisson. La page trouée étant étalée sur une surface plane, marbre ou verre, on emplit un compte-gouttes pharmaceutique de la pâte en question et on dépose dans chaque trou la quantité de pâte nécessaire pour boucher le vide. On égalise avec une allumette taillée en spatule et, quand tout est sec, on polit ce qui dépasse par une délicate friction au papier de verre fin.

Je n'en dirai pas plus sur les réparations intérieures. Aussi bien c'est affaire à chacun d'appliquer, selon son adresse personnelle, les quelques principes que je viens

d'énumérer. Je crois qu'on naît un peu restaurateur, comme on naît rôtisseur : la vocation entre pour moitié dans la réussite, mais un tantinet de pratique ne saurait nuire.

Un mot pourtant encore, de certaines colles et du collage des *ex-libris*.

J'ai dit plus haut que tous les raccommodages du papier devaient se faire à la colle d'amidon. Cette colle ne doit pas être cuite au feu, comme la colle de pâte vulgaire. On dissout dans l'eau froide l'amidon jusqu'à consistance d'une forte bouillie ; on ajoute peu à peu l'eau bouillante, en remuant constamment pour empêcher l'amidon de se grumeler ; on y jette enfin, pendant que la bouillie est encore chaude, un vingtième environ de colle de Flandre en gelée. La colle d'amidon ainsi préparée ne s'emploie qu'à froid.

En thèse générale, et surtout pour les grands collages, on ne doit point se servir de colle trop liquide, parce que, sèche, elle fait gondoler le papier qui frise en étoile. A-t-on besoin de doubler un titre, de fixer un *ex-libris*, de monter sur feuillet une gravure ou une coupure de journal qu'on veut ajouter au volume ? Qu'on emploie la colle forte chaude : on étalera celle-ci sur une surface plane, marbre ou verre ; on posera un instant sur ce fond encollé la coupure ou la gravure en question, qu'on relèvera aussitôt, afin qu'elle n'ait pas le temps d'adhérer et on la transportera sur le papier où elle doit être collée définitivement. Elle emportera ainsi assez de colle pour se fixer, assez peu pour sécher instantanément.

Si les bibliophiles tiennent à débarrasser les couvertures de vélin ou les marges de leurs volumes, des annotations ou taches d'encre qui

les défigurent, il n'en est pas de même de certaines inscriptions : souvent la signature d'un ancien propriétaire célèbre, équivaut au plus rare des *ex-libris*. Bien loin d'effacer ces vieilles écritures, on doit s'efforcer de les raviver. On passera légèrement sur le vélin ou le papier, un pinceau trempé dans une solution de :

Tanin	6 grammes.
Alcool	35 —
Eau distillée	100 —

Il est bon de passer un peu d'eau claire sur la partie imbibée par la solution. Sécher aussitôt au buvard.

RESTAURATION EXTÉRIEURE. —
Quand un vieux livre, relié de maroquin ou de veau, n'a subi d'autres dommages que ceux du temps, quand son vêtement est seulement défraîchi, il n'est point malaisé de lui rendre un éclat emprunté,

lui permettant de faire encore bonne figure, auprès de ses cadets, sur les rayons d'une bibliothèque.

Il importe avant tout de le décrasser ; et nous n'avons ici que l'embarras du choix entre les formules.

Pour le veau, les bouquinistes se servent généralement de colle de pâte assez claire, dont ils barbouillent, au pinceau, le dos et les plats. Ils essuient vivement, en frottant avec un tampon d'ouate, jusqu'à ce que la peau soit redevenue parfaitement sèche. Ils n'ont plus qu'à polir avec un chiffon de flanelle pour donner du brillant.

Pour le maroquin et le chagrin, certains emploient la benzine ou l'essence légère de pétrole. Mais ces deux produits ont le tort de laisser une odeur désagréable et persistante. D'autres recommandent de laver avec une mixture composée d'une pincée de carbonate de

soude dans un verre de lait.

Tout cela n'est pas mauvais. Personnellement, j'ai obtenu de bons résultats en frottant la peau avec une flanelle imprégnée de saponine qui se prépare comme suit :

Savon en poudre	50 grammes.
Eau filtrée	30 —
Eau de Javel	30 —
Ammoniaque saturée	2 —

On trouve enfin dans le commerce, sous le nom d'Anti-tache, une sorte de gelée de savon végétal en boîte, qui peut servir indifféremment pour le maroquin ou le veau et dont je n'ai eu qu'à me louer. L'Anti-tache, qui se fabrique à Buenos-Ayres, se vend à Paris, chez M^{me} Meystre, 70, rue d'Angoulême. Il a pour qualité maîtresse de donner un nettoyage quasi-instantané. Le prospectus indique la manière de s'en servir.

Les taches de graisse cèdent généralement à une dissolution fai-

ble d'ammoniaque. Après l'alcali, passer toujours un peu d'eau acidulée pour neutraliser l'effet noircissant. La benzine également saponifie bien les corps gras, mais il faut l'essuyer immédiatement, sans quoi on ne fait que mieux entrer la graisse dans la peau.

Les taches d'encre résistent rarement à une goutte d'acide oxalique ou d'oxalate de potasse dissous, appliqué au compte-goutte. Si l'on emploie l'acide, neutraliser ensuite par une goutte d'ammoniaque étendue d'eau.

Pour donner plus d'éclat au volume, on peut étaler rapidement sur la surface nettoyée un vernis formé de blanc d'œuf dissous dans le tiers de son volume d'alcool à 90°, ou, même, un peu de vernis blanc, tel qu'en vendent les marchands de couleurs, en ayant soin d'y ajouter un tiers d'alcool pour le rendre moins sirupeux.

Ce vernis, si l'on tient à le confectionner soi-même, se composera de :

* Alcool à 40°	200	grammes.
Sandaraque	8	—
Mastic en larmes	2	—
Gomme laque	8	—
Térébenthine	2	—

On concasse les gommes et on dissout dans les liquides, au bain-marie, en remuant de temps en temps.

Toutefois, le vernis, à mon sens, doit être réservé pour rafraîchir certaines parties seulement de la reliure : les nervures du dos, la pièce du titre. Son défaut est en effet de rendre au bouquin un aspect plus neuf que nature et qui par conséquent jure avec l'âge que dénoncent ses rides, tel l'abus du maquillage chez une vieille coquette. C'est pourquoi je préfère au vernis un encaustiquage discret, avec de

bonne encaustique à meubles ; gros comme un pois sur un tampon d'ouate et de « l'huile de coude » *ad libitum*, afin de bien étendre et faire reluire.

Les reliures et emboîtages en vélin blanc se nettoient avec une petite éponge à toilette, humide, et sur laquelle on répand un peu de savon minéral pulvérisé. (On m'a dit merveilles d'un dégrassage dans lequel le saindoux remplacerait la colle de pâte, ci-dessus indiquée pour le veau. J'avoue que je n'ai jamais osé en essayer, par crainte de tacher les feuillets du livre). Le vélin blanchi au savon minéral devient mat et trop blanc. On lui redonnera son poli de vieil ivoire, en usant, en guise de brunissoir, d'un coupe-papier de bois ou d'os aux arêtes arrondies ; on termine par un léger frottis à l'encaustique jaune, qui rend à la reliure sa teinte vénérable.

DEMI-RELIURES. — Tout ce qui précède s'applique aussi bien aux demi-reliures, sous la réserve, naturellement, de ménager les plats recouverts de papier. Ceux-ci se restaurent, s'ils ne sont que frustes, en retouchant les marbrures avec des couleurs à l'aquarelle. On laisse sécher pour vérifier l'exactitude de ton des raccords, puis on polit ces parties, qui resteraient mates, en frottant doucement avec l'ongle du pouce.

Si le papier est par trop avarié, on changera les plats. Cette opération n'offre aucune difficulté, mais elle réclame des soins méticuleux et pas mal de patience.

On commencera par décoller la garde intérieure adhérente au carton, en la mouillant à diverses reprises avec une éponge, jusqu'à ce que le papier se détache presque de lui-même. Pour ce, on posera le livre à plat sur une table, le côté volume

immobilisé sous un poids, le côté reliure retombant incliné et formant une pente qui empêchera l'eau de s'épancher sur les feuillets. Il n'est pas besoin, du reste, de décoller la garde jusqu'à la charnière, mais seulement jusqu'à la partie extérieurement recouverte de peau. La garde soulevée, on profitera de ce que le carton est encore humide pour décoller tout le papier du plat rabattu à l'intérieur. On laissera sécher vingt-quatre heures, en interposant, entre le carton et la garde décollée, un morceau de buvard destiné à absorber l'humidité et à empêcher la garde de se recoller par places. Puis on procédera de même pour l'autre garde. J'ai dit plus haut qu'il fallait de la patience.

Quand les deux gardes seront libres, on dépouillera le plat de son papier, toujours en mouillant avec une éponge. Mais, ici, on peut aller plus vite. Ce papier étant

6.

sacrifié, on aidera le mouillage à coups de grattoir et on arrachera par plaques jusqu'à ce que le carton apparaisse. On veillera à ne point brutaliser les coins de parchemin, pour n'avoir pas à les recoller par la suite. On mettra le volume à sécher sous presse entre deux feuilles de buvard ; il ne faut pas que le carton gondole.

Le volume étant ainsi préparé, on vérifiera la solidité des coins de parchemin : on polira la surface du carton avec le brunissoir ; on s'assurera que le plat est coupé bien droit, à arêtes vives, on avivera au besoin ces arêtes en passant le brunissoir sur la tranche du carton. Il pourrait se faire que la peau se fût un peu soulevée à l'humidité. On la recollera soigneusement.

Enfin on délimitera exactement sur chaque plat, au moyen d'une ligne tracée à l'équerre sur la peau, la quantité de mors qui doit rester

visible de manière que les deux plats soient identiques.

Il n'est plus qu'à coller les plats nouveaux, qu'on coupera, dans trois sens, plus larges que le carton d'un tiers de doigt environ, afin d'avoir de quoi rabattre à l'intérieur. Le collage doit être mené rapidement, sans boursofflures. On encollera d'abord les cartons, puis l'envers du papier ; on posera celui-ci, on coupera ses deux coins en biseau et on rabattra à l'intérieur en tendant le papier pour qu'ils s'applique exactement sur les arêtes vives du carton : rien de laid comme un volume où le papier fait poche aux *châsses*.

Ce collage se fait à la colle forte. Voici une excellente formule des photographes anglais pour fixer les épreuves sur carton :

Colle forte	16 parties.
Glycérine	1 —
Eau	32 —
Alcool méthylique	12 —

Il faut chauffer cette colle avant de s'en servir.

On terminera en recollant les gardes à la colle de pâte. Cette colle jouit de la propriété de faire cambrer légèrement le carton à l'intérieur. La recette suivante donne une colle parfaite :

On prend 500 grammes d'eau et dans une partie de cette eau on fait gonfler 5 grammes de gélatine molle ; puis dans une casserole on fait une pâte avec 50 grammes d'arrow-root. On mélange avec ce qui reste d'eau la pâte et la gélatine et on cuit jusqu'à ébullition en remuant constamment. On laisse refroidir dans une cuvette et on ajoute 50 centimètres cubes de sublimé à 1 0/00. Mise en pot, cette colle se conserve indéfiniment.

LÉSIONS ORGANIQUES. — Revenons aux reliures pleines. Les lésions organiques qui peuvent affecter la couverture d'un bouquin varient énormément de gravité.

Les écorchures simples produites dans le cuir par le frottement ou

même par le contact d'un clou, se raccommode très facilement si le lambeau effiloqué n'est pas arraché. On rabat et on fixe avec un peu de colle-glu.

(Un mot en passant sur cette colle dont je me sers presque exclusivement pour les petites réparations. C'est celle que les Anglais appellent *liquid glue*, glu liquide. Elle se vend en tubes de plomb, semblables aux tubes à couleurs, et elle est surtout commode parce qu'elle sèche autant dire instantanément. Elle est trop épaisse pour être appliquée au pinceau ; il faut la manipuler avec une allumette de bois taillée en spatule ; on presse le tube et on cueille à son orifice la gouttelette de colle nécessaire à l'opération. Le tube s'obstrue fréquemment ; on le débouche avec une épingle.)

Autre hypothèse : l'écorchure est importante et le lambeau man-

que. Il faut mettre une pièce. Travail ingrat : une pièce rapportée se voit toujours et je ne sache guère dans tout Paris qu'un seul restaurateur capable de poser des pièces à peu près invisibles ; encore a-t-il ses bons et ses mauvais jours. Quoi qu'il en soit, voici comment on s'y prend. On découpe en biseau, avec un tranchet, les bords de la déchirure de façon à la transformer en une espèce de cuvette. On applique dessus un morceau de papier et on frotte légèrement, avec un crayon mou, comme s'il s'agissait de prendre le décalque d'une armoirie frappée sur le plat. On obtient ainsi un dessin aussi adéquat que possible de la déchirure, dessin qui va servir de patron pour découper aux ciseaux, dans un fragment de peau de même couleur que la reliure blessée, une pièce s'adaptant à la cuvette en question. Mais cette pièce est à arêtes vives et par con-

séquent trop épaisse sur les bords. Avec le tranchet on les amincira, du côté chair, pour que la pièce s'encastre, biseau contre biseau, à la place réservée. On fixera à la colle-glu.

Si l'écorchure, quoique profonde, n'est pas fort étendue, on remplacera la pièce par un mastic de peau. On lime avec une râpe des débris de couverture en veau hors d'usage. On barbouille l'écorchure de colle et on bourre dedans cette limaille de peau, en pressant, de manière que la colle imprègne toute la masse. On recommence jusqu'à ce que le mastic affleure la surface du plat. On égalise au brunissoir et on laisse sécher.

Ce procédé est recommandable pour les petits trous de ver ; avant de boucher ces trous, on y enfoncera une aiguille fine pour tuer le monstre si d'aventure il y nichait encore.

Les coins sont les parties sensibles des bouquins. Un veau ancien avec ses coins intacts est presque une exception.

Quand le coin est simplement « feuilleté » et la peau éclatée avec les lambeaux encore adhérents, la colle-glu rend de merveilleux services ; on en glisse dans les interstices du carton qu'on pince ensuite fortement et on rabat les lambeaux de peau à leur place primitive, en polissant avec l'ongle du pouce, légèrement humecté de salive. La colle durcit en séchant et rend au coin une rigidité absolue.

La blessure est-elle plus grave ? on changera le coin. On décolle le feuillet de garde, puis on repousse à une certaine distance la peau endommagée et on l'amincit très fin sur les bords, côté chair. On *pare* fine, de même, la portion de peau dont on veut faire le coin neuf ; on façonne ce coin, bien

enduit de colle forte et on rabat à l'intérieur en faisant le moins d'épaisseur possible. Je conseillerai pour les veaux anciens des coins de basane ; cette peau très souple est plus maniable que le veau, toujours un peu cassant. Le coin posé, on ramène et on colle la peau qu'on a repoussée ; il est clair que les deux épaisseurs, amincies en sens inverse, ne donneront par leur superposition qu'une épaisseur normale. Pour finir, on recolle la garde à la colle de pâte

Si le coin, sans être complètement arraché, présente pourtant des lacunes importantes, on peut essayer de combler ces vides avec de la peau artificielle. Ce produit, breveté par M. Pollock, consiste en un enduit élastique, analogue à du collodion épais et destiné surtout à rendre imperméables les objets sur lesquels on l'applique. En en déposant, au pinceau, plusieurs couches aux en-

droits voulus, on arrive à masquer tant bien que mal — plutôt mal que bien — les éclaircies de peau naturelle.

La peau artificielle, d'après la formule que nous en donne le *Moniteur de Quesneville*, est composée d'une solution dans l'acétone, l'éther acétique, l'éther sulfurique, de camphre, gomme laque, mastic, papier et matière colorante. Pour la préparer, on prend les proportions suivantes :

Acétone	30	grammes.
Ether acétique	10	—
Ether sulfurique	5	—
Camphre	10	—
Gomme laque	5	—
Papier buvard	10	—
Mastic en larmes	10	—
Colorant		quant. suff.

On dissout le papier dans l'éther sulfurique et le colorant dans l'acétone et on mélange les autres substances dissoutes. En l'espèce, le co-

lorant sera, pour tous les veaux bruns, un peu de brou de noix, en quantité variable selon la nuance à obtenir.

C'est également de brou de noix qu'on fera usage pour teinter les divers raccords énoncés plus haut et donner aux pièces, aux coins, etc., la nuance approximative de l'ensemble.

Il advient parfois que le coin est non-seulement écorné, mais tout à fait cassé. On refait les coins écharpés en remplaçant le carton lui-même par un coin de carton neuf de même force. Pour le coller solidement, on entaille le carton du volume et celui du coin nouveau à moitié de leur épaisseur et on scelle cette sorte de mortaise à la colle-glu. On recouvre comme il est dit plus haut.

Une autre lésion organique fréquente est celle des *coiffes* ; surtout

de la coiffe de tête. Le livre a été serré entre d'autres volumes dans la bibliothèque ; pour le sortir on a fait effort sur la coiffe ; à la longue celle-ci a cédé.

Est-elle déchirée ? On la recolle à la colle-glu, en se servant comme point d'appui de la tranchefile. Mais si la coiffe est complètement arrachée, il n'est d'autre remède que d'en refaire une autre. On sectionnera carrément la partie avariée ; avec un morceau de peau qu'on aura enduite, côté chair, de colle de pâte, on façonnera sur place une coiffe nouvelle en doublant par avance le rabattement destiné à coiffer, avant de coller sur le volume. On enduit ensuite le dos de colle-glu et on fixe la pièce, le rabattement collé sur la tranchefile.

Il importe que les parties de droite et de gauche, qui feront charnière et raccorderont la coiffe neuve aux deux plats, soient parées très minces

et le raccord aussi invisible que faire se pourra. Si la tranche file manquait, on y pourvoirait par un morceau de *comète*, que vendent tous les passementiers qui fournissent les relieurs. Je ne dissimulerai pas que la pose d'une coiffe demande un apprentissage spécial et qu'on n'y parvient pas du premier coup... ni même du second.

De même, la restauration des charnières fendues est une besogne difficile et qui ne donne jamais de résultats bien merveilleux. Il existe à la salle de travail de la Bibliothèque nationale, parmi les volumes dits « à la disposition », quantité de bouquins qu'on a dotés de charnières neuves. Ce n'est pas beau. Quand un livre est dans cet état de dégradation, autant vaut, s'il est de prix, le faire relier à neuf. En tous cas, voici comme je m'y prendrais, si j'avais à doubler des charnières,

chose que je n'ai jamais tentée. Je découperais des lanières de peau d'un centimètre de large et de la hauteur de la fente ; je les parerais très minces et je les collerais partie sur le dos, partie sur les plats en me servant des filets, s'il y en a, pour dissimuler le raccord... Mais, je le répète, le jeu n'en vaut pas la chandelle. Les restaurateurs de profession peuvent seuls s'offrir le luxe de poser des charnières, parce qu'ils ont à leur disposition ce qui manque à l'amateur : la dorure au fer pour masquer les raccords.

En fait de dorure, l'amateur n'a, pour compléter sa réparation, que l'or en coquille et le pinceau. Il en usera sobrement et passera ensuite un peu de vernis sur ce décor fragile mais qui aide à l'illusion...

J'ai fini. Puissent mes confrères en bibliolâtrie prendre autant de plaisir que j'en ai pris moi-même,

à rapetasser et cajoler « ces bouquins vermoulus chers aux bons-hommes chauves » pour lesquels notre plus grand poète professait un si étrange et si injuste mépris.



Bibliographie

J'AI pensé qu'il ne serait pas indifférent aux lecteurs de cet opusculé de connaître les sources auxquelles il a été puisé — en partie tout au moins. Il y avait, d'un autre côté, une question de probité à n'en point faire mystère. Pour qu'on puisse rendre à César ce qui lui appartient, voici une petite Bibliographie de la matière :

Advis pour dresser une Bibliothèque présenté à Monseigneur le .

Président de Mesme par Gabriel Naudé, parisien. Réimprimé sur la deuxième édition (Paris, 1644). *Paris, Isidore Liseux, éditeur, rue Bonaparte, n° 2 ; 1876, 1 vol. in-16 de XI-113 pp.*

La première édition est de 1627.

Dictionnaire raisonné de Bibliologie, contenant : L'Explication des principaux termes relatifs à la Bibliographie, à l'Art typographique, à la Diplomatique, aux Langues, aux Archives, aux Manuscrits, aux Médailles, aux Antiquités, etc. 2° Des Notices historiques détaillées sur les principales Bibliothèques anciennes et modernes ; sur les différentes Sectes philosophiques ; sur les plus célèbres Imprimeurs, avec une indication des meilleures éditions sorties de leurs presses et sur les Bibliographes, avec la liste de leurs ouvrages. 3° Enfin l'exposition des différens Systèmes bibliographiques,

etc. Ouvrage utile aux Bibliothécaires, Archivistes, Imprimeurs, Libraires, etc., par G. Peignot, bibliothécaire de la Haute-Saône, membre-correspondant de la Société libre d'émulation du Haut-Rhin. *A Paris, chez Villier, Libraire, rue des Mathurins, n° 396 ; An X-1802.* — An XII-1804 ; 3 vol. in-8.

Voir Tome I, pp. 108-111, l'article « Bibliugiancie ».

Magasin Encyclopédique, ou Journal des Sciences, des Lettres et des Arts, rédigé par A.-L. Millin, conservateur des Antiques, etc., etc., etc. IX^e année, tome deuxième (cinquantième de la collection). *A Paris, chez Fuchs, Libraire, rue des Mathurins, maison de Cluny, n° 334 ; An XI-1803, in-8.*

On y trouve (p. 530 et suiv.), une réclame sous forme de lettre, signée J. Vialard, lequel offre ses services aux amateurs pour la restauration des livres.

Notice sur la Lithographie, deuxième édition suivie d'un Essai sur la reliure et le blanchiment des livres et gravures ; par F. Mairet, Relieur et Imprimeur-lithographe. *Chatillon-sur-Seine, C. Cornillac, imprimeur-libraire*, 1814 ; 1 vol. pet. in-8 de 228 pp., orné de 5 lithographies hors texte.

Manuel des Amateurs d'Estampes ; contenant : 1^o Notice sur la Gravure, et Conseils aux Amateurs pour former une bonne collection d'Estampes. 2^o Notice sur les principaux Graveurs et Amateurs morts et vivans. 3^o Notice sur les différentes manières de graver, usitées jusqu'à ce jour. 4^o Catalogue abrégé des meilleures pièces des bons graveurs, avec leurs prix dans les ventes publiques. 5^o Procédés pour nettoyer les estampes. Par J. C. L. M. (Musseau). *A Paris, chez J. L. F. Foucault, libraire, rue des Noyers*,

n° 37; 1821, 1 vol. in-12 de 243 pp.

Manuels-Roret. Bibliothéconomie ou nouveau manuel complet de l'arrangement, la conservation et l'administration des bibliothèques, par L.-A. Constantin (Hesse). Nouvelle édition, revue, augmentée et ornée de figures. *Paris, A la librairie encyclopédique de Roret, rue Haute-feuille, n° 10 bis, 1841*; 1 vol. in-18 de 266 pp., avec 2 planches pliantes.

Voir notamment pp. 63-68.

Essai sur la restauration des anciennes Estampes et des livres rares ou Traité sur les meilleurs procédés à suivre pour réparer, détacher, décolorier et conserver les gravures, dessins et livres, ouvrage spécialement utile aux artistes, aux collectionneurs, aux marchands d'estampes, aux bibliophiles, etc., par A. Bonnardot, Parisien. (*Paris*) *Se vend chez Deflorenne neveu, libraire, Quai*

de l'Ecole, 46, et chez Vignères, marchand d'estampes, rue du Carrousel, 4; 1846, 1 vol. in-8 de 80 pp.

Supplément à l'Essai sur la restauration des vieilles Estampes, etc., par A. Bonnardot; contenant des corrections, notes, éclaircissements, et addition d'un chapitre sur la reliure des livres rares. *S. l. n. d.*, (1846); 1 vol. in-8 de 31 pp.

Le titre de départ sert de titre.

Manuels-Roret. Nouveau manuel complet du blanchiment, du blanchissage, nettoyage et dégraissage des fils et étoffes de coton, chanvre, lin, laine, soie, abaca, agave, chinagrass, jute, etc., par M. Julia de Fontenelle. Nouvelle édition, entièrement refondue, corrigée, augmentée et enrichie de planches, offrant l'exposé de toutes les inventions et pratiques nouvelles, publiées en France et à l'étranger par M. Rou-

get de Lisle, ingénieur-manufacturier. *Paris, A la librairie encyclopédique de Roret, rue Hautefeuille, 12 ; 1855, 2 vol. in-18 de XII-291 et 322 pp. avec 6 et 12 planches pliantes.*

Voir notamment le Tome I, pp. 265-272.

Essai sur l'art de restaurer les Estampes et les livres ou Traité sur les meilleurs procédés pour blanchir, détacher, décolorer, réparer et conserver les estampes, livres et dessins par A. Bonnardot. Seconde édition, refondue et augmentée, suivie d'un Exposé des divers systèmes de reproduction des anciennes estampes et des livres rares. *Paris, chez Castel, libraire-éditeur, Passage de l'Opéra, galerie de l'horloge, 21 ; 1858, 1 vol. in-8 de VIII-352 pp.*

De la réparation des vieilles reliures, complément de l'Essai sur l'art de restaurer les Estampes et les

Livres, suivi d'une Dissertation sur les moyens d'obtenir des duplicata de manuscrits, par A. Bonnardot. *Paris, chez Castel, libraire-éditeur, Passage de l'Opéra, Galerie de l'horloge, 21 ; 1858, 1 vol. in-8 de 73 pp.*

Miscellanées bibliographiques publiées par Edouard Rouveyre et Octave Uzanne, avec la collaboration de MM. Louis de Backer, Prosper Blanchemain, Gustave Brunet, Champfleury, L. Derôme, Fernand Drujon, René Kerviler, Léon de Labessade.... (etc.). *Paris, Librairie ancienne et moderne, Edouard Rouveyre, 1, Rue des Saints-Pères, 1 ; 1778, in-8 de 208 pp.*

On trouve dans ce premier fascicule (pp. 49-51), une méthode de Hecquet pour enlever les taches d'huile.

Connaissances nécessaires à un Bibliophile, par Edouard Rouveyre, membre et libraire correspondant de plusieurs sociétés savantes, mem-

bre d'honneur et éditeur de la Société poétique de France. Troisième édition, revue, corrigée et augmentée; ouvrage accompagné de sept planches et de cinq spécimens de papier. *Paris, Librairie ancienne et moderne Edouard Rouveyre, 1, Rue des Saints-Pères, 1; 1879, 1 vol. pet. in-8 de XIV-200 pp.*

Cette édition de 1879 est souvent indiquée en 2 volumes. En réalité, ce sont deux ouvrages indépendants, sans toison, et l'un d'eux seulement nous intéresse. M. Edouard Rouveyre a depuis complété et perfectionné cet embryon de collection qui comporte présentement 10 excellents volumes réunis sous une même rubrique et dont voici le détail : 1. Origine du Livre, les Amateurs, les Bibliophiles, les Bibliomanes,... — 2. Du format des Livres, les Livres les plus petits, les Livres les plus grands,... — 3. Du Choix des Livres, de la Lecture, de la Connaissance et de l'Amour des Livres,... — 4. De la Reliure ancienne et moderne,... — 5. De la Gravure et de ses Etats,... — 6. Les Reliures aux Armes et les Ex-libris,... — 7. Les Manuscrits et la Peinture des Livres. — 8. Les Ennemis

des Livres... nettoyage et encollage, réparation, restauration... — 9 et 10. De la Classification systématique des Livres... Lexique des termes relatifs à la Bibliographie, à l'Art typographique, etc.

Les ennemis des Livres, par un Bibliophile (E. Mulsant). Lyon, H. Georg, libraire, 65, rue de la République; Aug. Brun, libraire, 13, rue du Plat; MDCCLXXIX; 1 vol. pet. in-8 de 64 pp.

Consacré surtout aux insectes mangeurs de papier.

De l'organisation et de l'administration des Bibliothèques publiques et privées. Manuel théorique et pratique du Bibliothécaire par Jules Cousin, licencié en droit, bibliothécaire de la Bibliothèque universitaire de Douai, officier d'académie. Ouvrage suivi d'un appendice contenant les arrêtés, règlements, circulaires et instructions ministériels relatifs aux bibliothèques uni-

versitaires, aux bibliothèques circulantes et aux bibliothèques populaires. *Paris, G. Pedone-Lauriel, 13, rue Soufflot; 1882, 1 vol. in-8 de XI-374 pp.*

Voir notamment pp. 134-170.

Les livres et leurs ennemis, par Williams Blades, typographe, auteur de *The Life and typography of William Caxton*, traduit de l'anglais. *Paris, A. Claudin, 3, rue Guénégaud, 1883; 1 vol. in-16, de VIII-128 pp., orné d'un portrait en médaillon de John Bagford, cordonnier et « biblioclast ».*

Les livres et leurs ennemis, par M. Alkan aîné, officier d'académie, membre de plusieurs sociétés savantes et artistiques françaises et étrangères. *Paris, Léon Técheuer, libraire de la Société des Bibliophiles français, 52, rue de l'Arbre-Sec, près de la colonnade du Louvre,*

MDCCCLXXXIII ; br., in-8 de 16 pp.

Extrait du « Bulletin du Bibliophile » de mai 1883 ; tiré à 100 exemplaires. — C'est une analyse, avec commentaires, de l'ouvrage de William Blades.

De la construction et de l'installation des bibliothèques universitaires, par Jules Cousin, bibliothécaire de la Bibliothèque universitaire de Douai. *Paris, G. Pedone-Lauriel, 13, rue Soufflot ; 1886, br. in-8 de 24 pp.*

Dictionnaire universel de la Vie pratique à la ville et à la campagne, contenant les notions d'une utilité générale et d'une application journalière et tous les renseignements en matière : 1° de Religion... ; 2° de Législation et d'Administration... ; 3° de Finances... ; 4° d'Industrie et de Commerce... ; 5° d'Economie domestique... ; 6° d'Economie rurale ; 7° d'Exercices de corps et de Jeux de Société... rédigé avec la

collaboration d'auteurs spéciaux, par G. Belèze, ancien élève de l'Ecole normale supérieure, etc. Septième édition, revue, corrigée et augmentée d'un nouveau supplément. *Paris, Librairie Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, n° 79; 1888, 1 vol. gr. in-8 de 1872 et 67 pp.*

Voir les mots : Aglosse, Bibliothèque, Eau chlorurée, Livres, etc.

Guide pratique du restaurateur-amateur de tableaux, gravures, dessins, pastels, miniatures, etc., reliures et livres, suivi de la manière de les entretenir en parfait état de conservation ; planches hors texte, figures et monogrammes ; par Ris-Paquot, artiste-peintre. *Paris, Librairie Renouard, Henri Laurens, éditeur, 6, rue de Tournon, 6; 1890, 1 vol. gr. in-8 de 260 pages.*

Voir surtout pp. 197 et 255.



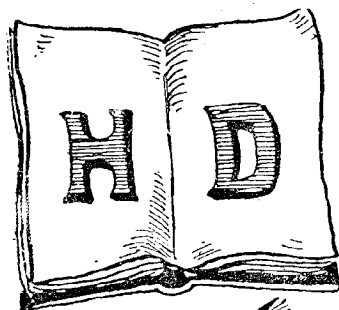
Table

	Pages
Anti-tache	60
Bains de lavage	40
Bibliographie.	80
Charnières (Réparation des)	77
Chauffage d'une Bibliothèque	16
Chlore (Action du).	41
Coiffes (Réparation des)	76
Collage des <i>Ex-libris</i>	57
Collationnement	23
Colle d'amidon	56
— forte	68
— glu	69
— de pâte	68
Coins (Réfection des)	72
Construction d'une Bibliothèque. .	8

	Pages
Déchirures.	50
Décrassage des reliures.	59
Demi-reliures	64
Dérelure.	32
Désinfection partielle.	13
— totale.	10
Dorure.	78
Ecorchures.	69
Humidité.	15
Lavage des Livres	36
Lire (Comment on doit).	18
Local d'une Bibliothèque.	7
Mouillures	40
Nettoyage semestriel.	17
Peau artificielle.	73
Pièces à la reliure	69
— intérieures.	53
Poussière.	15
Plats (Changer les).	64
Prêt des Livres.	20
Réencollage à chaud.	47
— à froid.	45
Restauration extérieure.	58
— intérieure.	49
Saponine.	60
Taches de boue	25
— de bougie	26
— de chlorophylle	41
— d'encre	28 et 41
— de graisse	26

	Pages
Taches d'huile.	29
— de poussière.	25
— de rouille	41
— de suie.	25
— de suif.	26
Trous de ver à la peau.	71
— — au papier	54
Vélin (Reliures de).	63
Vernis.	61
Vieilles écritures	58





A NOS SOUSCRIPTEURS

Notre *Petit essai de Bibliothérapie* ouvre la série d'une Bibliothèque dite « COLLECTION DU BIBLIOPHILE PARISIEN » dont les volumes in-18 ou in-8, selon leur importance, seront édités par la librairie H. Daragon.

Tirés à petit nombre et avec luxe, tous ces volumes traiteront de Bibliographie, de Bibliophilie, de Curiosités littéraires, etc., ils paraîtront à des dates indéterminées dont nos clients seront prévenus à l'avance.

Il va sans dire que chacun de ces ouvrages se vendra à part, sans que nos souscripteurs soient forcés d'acquérir la collection complète; d'ailleurs les volumes ne paraîtront point sous forme de série numérotée, de telle sorte qu'un ensemble, même partiel, ne ressemblera jamais à une collection dépareillée.

En préparation : BIBLIOGRAPHIE FRANÇAISE DE L'ARGOT ET DE LA LANGUE VERTE, par R. Yve-Plessis, 1 vol. tiré à 250 exemplaires numérotés. Les souscriptions sont reçues dès maintenant.



ACHEVÉ D'IMPRIMER

A AUXERRE

le Samedi 6 Octobre 1900

SUR LES PRESSES

DE

ALBERT LANIER

